

N° 15 - 31 JANVIER 1929

CINÉMONDE



LUPE VELEZ

la partenaire
de Douglas Fairbanks
dans "Le Gaucho"



**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :



Une scène du nouveau film en préparation dans le studio de la "Ufa".
PHOTO UFA



Dans *La Jeunesse triomphante*, que nous verrons bientôt à Paris, Mary Philbin (en jeune mariée) a pour partenaire Lionel Barrymore.



Le célèbre metteur en scène russe Pudovkine a présenté en Allemagne son nouveau film *Tempête sur l'Asie*, dont nous entretenons aujourd'hui nos lecteurs. On dit que ce film a fait sensation à Berlin. (Ci-dessous.)



Dans *Pirates Modernes*, Mariette Millner, en léger costume, poursuit, avec Jack Trevor, un entretien animé. (A gauche.)



Nous voyons à notre droite Mona Goya qui a assez l'air d'un "lad délégué..." Ce qui, à la rigueur peut nous rassurer un peu, c'est la bouteille d'eau de Vichy qui voisine avec la vieille fine champagne. Mona Goya qui a débuté avec Mme Germaine Dulac dans *La Princesse Mandane* avait été très remarquée pour sa grâce et ses qualités sportives. Depuis, on l'a vue en vedette dans *Rayon de Soleil*, *Jim Hackett champion*, *Vieille Histoire...* Nous reverrons bientôt cette charmante artiste. — Lucy Doraine (à gauche) paraît fort absorbée dans la contemplation de son collier. *Adoration* est le premier film qu'elle tourne en Amérique.



On attend, avec impatience, *La Femme et le Pantin*, que réalise J. de Baroucelli, car la jeune Conchita Montenegro — que l'on voit ci-dessous — y est, paraît-il, extraordinaire. Nous ne demandons qu'à la sacrer grande vedette.

CINÉMONDE ACTUALITÉS

Hollywood-Boulevard

par Jack Bonhomme, correspondant particulier de Cinémonde
□□ à Hollywood □□

HOLLYWOOD BOULEVARD se divise en trois parties. La première commence à Hollywood Junction et finit à Gower street, la seconde se termine à la Brea Avenue, et la dernière se meurt dans le Laurel Canyon.

De Hollywood Junction jusqu'à Gower street, le boulevard ressemble à n'importe quelle rue de n'importe quelle ville de l'ouest des États-Unis. Appartements, magasins et terrains vagues. Du monde allant quelque part. Du bruit. Il est étrange de trouver un tel Main Street dans une ville aussi occupée, aussi affairée que Hollywood.

De Gower street jusqu'à la Brea, Hollywood et ses citoyens respirent et demeurent. A certaines heures, cette partie de la ville ressemble à Broadway; de six à onze, le soir, par exemple. Lumières, foules, automobiles passant à toute vitesse, jeunes filles, jeunes garçons, vieilles personnes et flappers, professionnels de l'art silencieux et nouveaux venus des plaines lointaines de l'Iowa et des montagnes du Kentucky, — tout cela se mêlant, tournant et tournant, se mêlant continuellement. Hollywood Boulevard, — Hollywood, une personnalité qui compte, l'expression d'une âme qui en vaut la peine.

Et puis, la paix, la beauté. La troisième partie de Hollywood Boulevard, l'habitation des millionnaires. La mort du second « white way » en Amérique dans la beauté du Laurel Canyon. A votre droite, en vous éloignant du tintamarre, le palais de Joseph Schenck et de sa femme, Norma Talmadge. La maison brune d'Ernest Torrence, l'habitation anglaise de Samuel Goldwyn, le chalet somptueux de Jannings. Jardins magnifiques, aperçus grandioses, panorama gigantesque, la paix.

Malgré tout, malgré le bruit et le tintamarre du jour, après minuit Hollywood Boulevard est presque toujours désert. De temps à autre, une auto, l'ombre d'un homme, la fragile apparence d'une femme. Entre minuit et six heures du matin, le boulevard est une masse grise où seuls les poètes, les écrivains, les gendarmes et ceux qui n'ont pas de quoi dormir, circulent le long des

Hollywood-Boulevard la nuit.

très stricts et il est rare de trouver ce qui en Amérique s'appelle un « bum » circulant sur le boulevard pendant les heures matinales. Dans la capitale du cinéma, ceux qui portent une étoile sur leur veste savent reconnaître ceux qu'on nomme communément des « intellectuels », mais ils n'ont aucune espèce de sympathie pour ceux qui non seulement n'ont rien dans leurs poches, mais aussi rien dans la tête.

Si vous regardez Hollywood Boulevard du haut du Roosevelt Hôtel ou bien du haut du Taft building, vous découvrez un panorama unique avec, très loin, les pics neigeux des monts Lowe et Wilson.

C'est un spectacle qui vaut la peine que celui de la foule du soir allant par le boulevard à l'Egyptian, ou au Chinese, les deux grands cinémas appartenant à Syd Granman — au Montmartre où les étoiles vont dîner, où certains riches se donnent le plaisir de se croire déjà très hauts dans l'échelle sociale. Je suppose que les étoiles ayant joué toute la journée, se donnent enfin la délicieuse sensation de regarder les autres jouer.

On dit qu'un village, en Indiana, a vu naître

Les jolies vedettes de Hollywood paraissent apprécier *Cinémonde*... Si Baclanova (à gauche) a le sourire, Ruth Taylor est, elle, très absorbée.



deux écrivains fameux; mais chaque jour, partout, le nom de Hollywood est prononcé. Car c'est ici que Rupert Hughes, Frank Condon, Wallace Smith, etc., habitent; que les étoiles, les plus belles femmes au monde, demeurent. Le langage des fleurs est, dit-on, universel. Étant le langage de l'amour timide, toute la terre le comprend. Or, dans ce siècle où les pays sont séparés encore plus par leurs « native tongue » que par les mers, le langage des images est aussi universellement compris que celui des fleurs.

« Et voilà la raison (primordiale, en effet) pour laquelle j'aime tant à feuilleter *Cinémonde* », me dit la très blonde, l'éprouvée blonde Ruth Taylor, l'étoile de Paramount. Ruth est l'ancienne Mack Sennett, beauté qui fut choisie par Anita Loos, l'auteur de *Gentlemen prefer Blondes*, pour être l'étoile de ce fameux film.

« Je ne connais pas votre très belle langue », ajoute-t-elle en souriant. « Mais si quelque jour j'arrive au point où je pourrais la comprendre un peu, je me rappellerais certainement la revue française dont les images m'aidèrent dans ma tâche. En effet, il m'estais de comprendre ce dont il s'agit dans vos articles, grâce au nombre impressionnant des illustrations. « Maintenant, gare à vous, jeune homme, si vous ne parlez pas de moi dans vos histoires. Je le saurais tout de suite. Dès que le courrier arrive au studio avec mon *Cinémonde*, je le feuillette de suite. Et je suis très vite devenue experte et j'apprends bien vite à comprendre ce que l'on dit de moi. So, you better be

careful, young man. » *Cinémonde* ne vous oubliera pas, très charmante blonde Ruth. Vous êtes une des étoiles les plus belles de Hollywood. Une autre actrice qui feuillette *Cinémonde* avec une parfaite assiduité, c'est la blonde Baclanova, l'actrice russe que Paramount a l'air de vouloir élever pour la place d'honneur laissée vacante par Pola Negri. Baclanova ne parle pas encore beaucoup d'anglais, mais son français est très pur.

Ne lui envoyez pas trop de lettres d'amour. Son mari pourrait les lire. Elle vient en effet de se marier avec un autre acteur russe, Paul Lukas. JACK BONHOMME.

On verra cet te semaine

LE CHANTEUR DE JAZZ

On nous avait dit merveille de ce film parlant, qui a remporté en Amérique et en Angleterre un immense succès. Nous l'avons vu et nous n'avons pas subi de déception car le film est déjà par lui-même un bon film et la synchronisation des sons avec le vitaphone atteint la perfection.

Le maître du jeu dans *Le Chanteur de Jazz* c'est Al Jolson, qui n'est pas seulement un chanteur émuant, à la voix "pleine de larmes" comme nous le font remarquer les sous-titres, mais encore un acteur de cinéma de grande classe. Il a pour partenaire la jolie May Mac Avoy.

L'action, qui se déroule en partie dans les milieux israélites de New-York, en partie dans le monde du music-hall, nous montre un jeune homme en lutte contre les préjugés de caste et de famille, qui est désireux de "vivre sa vie", de s'évader d'une tradition qui n'a pour lui nul attrait... Thème simple, mais suffisamment émouvant, surtout pour la mentalité américaine, moins terriblement évoluée que la nôtre. On peut regretter que l'auteur, poussé par la nécessité de faire chanter son personnage, n'ait pas davantage observé, fouillé le pittoresque de ces quartiers de New-York où nous ne faisons que passer avec lui. Ce sera pour une autre fois, lorsque le film, redevenu muet, les metteurs en scène ne seront plus dominés par l'insupportable nécessité d'adapter le scénario aux exigences d'une mode.

Le Chanteur de Jazz, parlant et chantant, connaîtra sans nul doute en France un magnifique succès et ce sera justice, car on sent bien qu'avec ce film le procédé nouveau s'achemine délibérément vers la perfection.

GASTON THIERRY.

CRÉPUSCULE DE GLOIRE

Réalisation de J. von Sternberg

Interprétation d'Emil Jannings, Evelyn Brent et William Powell.

Le même réalisateur qui fit *Nuits de Chicago* a dirigé *Crépuscule de Gloire* (le dernier Ordre) dont, assurément, on ne peut nier la réelle puissance, affirmée en maints endroits.

Pourtant, oserais-je dire que, dans *Crépuscule de Gloire*, l'émotion semble plus truquée, plus composée que dans *La Chair succombe*, où, déjà, on pouvait voir le triomphe de l'artifice mélodramatique.

Le sujet de *Crépuscule de Gloire* est un sujet... sujet à arbitraire. Cela se passe en Russie, et notre héros, présenté au début, dans un studio de cinéma où il figure, et doit incarner un général russe, évadé pour nous, spectateurs, sa splendeur défuncte. Général, ami du Tsar, il fut emporté par la bourrasque de la révolution. Sauvé de la mort par une militante communiste qui s'était éprise de lui, il a échoué, épave tragique, à Hollywood, où le sort ironique lui fait endosser l'uniforme qu'il porta, jadis, au front.

Vous devinez que, malgré tout le tact réel déployé par Josef von Sternberg, il y a quelques pointes plus ou moins fantaisistes poussées ça et là. Mais *Crépuscule de Gloire*, en dépit de cette note dramatique forcée, reste une œuvre très intéressante, très « spectaculaire » et dont certaines scènes ont un souffle lyrique très grand, comme la scène où la révolutionnaire prend les drapeaux et emmène la révolte, puis celle où dans une tranchée de studio, le vieux figurant, sous la houpp-

De haut en bas :

Tina Meller dans *la Maison du Maltais*.

Un direct au cœur, avec Clara Bow.

Alice Tissot dans *la Cousine Bette*.



à Paris



lande de général, sent rebattre son cœur au rythme du passé, et entraîne sa foule de figurants ahuris et galvanisés dans un assaut éphémère d'où il retombe, foudroyé.

Le travail de Josef von Sternberg est moins personnel, moins aigu, et néanmoins peut-être plus parfait et plus riche comme technique, que dans *Nuits de Chicago*, mais je persiste à croire que Josef von Sternberg s'est affirmé dans ce dernier film et qu'il devrait bien nous donner une œuvre de la même veine.

Louise Emil Jannings de ses modes d'expression variés, et de son attitude bouleversante d'émotion pathétique, aux dernières images, images où nous retrouvons le grand Jannings. Evelyn Brent est aussi remarquable que dans *Nuits de Chicago*. ●●●●●●

DANS LA PEAU DU LION

Avec W. C. Fields.

Charmante et souvent très comique comédie où l'acteur de music-hall new-yorkais célèbre : W. C. Fields trace une invraisemblable et burlesque figure de timide qui devient un énergique, lorsqu'un hypnotiseur lui a suggéré qu'il était dans la peau d'un lion. Mary Brian interprète sa fille. ●●●●●●

LA MAISON DU MALTAIS

Réalisation d'Henri Fescourt.

Interprétation de Tina Meller et Sylvie de Prédelli.

Un roman de Jean Vignaud est le thème pittoresque et mouvementé sur lequel Henri Fescourt a brodé. Disons tout de suite que le scénario fut transformé à la réalisation à cause de certaines contingences...

Il reste néanmoins un bon film, souvent intéressant, bien construit, et dont l'ensemble est d'une qualité dramatique bien rare dans les films français. Certaines faiblesses sont rachetées par cette scène étonnante de la Maison de danse où la féline Tina Meller danse avec art et joue avec passion.

Par ses intrigues curieuses, la couleur vive de ses tableaux exotiques, *La Maison du Maltais* est un excellent film. ●●●●●●

LA COUSINE BETTE

Réalisation de Max de Rieux

Interprétation de Henri Baudin, Alice Tissot, Germaine Rouer, Andrée Brabant, Suzy Pierson, François Rozet.

Balzac à l'écran fut parfois mieux traité. En tout cas, Max de Rieux a mis une scrupuleuse fidélité à mettre à l'écran cette belle œuvre qui n'a qu'un tort : celui d'être profondément ennuyeuse.

Il n'y a pas d'excessive originalité, mais de solides scènes très dramatiques émeuvent, et surtout lorsque l'étonnante Cousine Bette, dessinée avec une acuité exceptionnelle par Alice Tissot, passe dans l'action. La troupe est d'ailleurs d'une homogénéité valet, mais les personnages ne nous intéressent qu'autant que la Cousine Bette les fait mouvoir ou est responsable de leurs sentiments et de leurs mouvements.

La Cousine Bette est un film peu cinématographique, et se montre surtout comme une adaptation fidèle plutôt qu'une transposition. ●●●●●●

René OLIVET.

De gauche à droite :

Adolphe Menjou dans *Valet de cœur*.

Lillian Harvey dans *Un Mari en vacances*.

Mission secrète, avec Suzy Vernon.



LE NOUVEAU FILM DE W. POUDOWKINE



TEMPÊTE SUR L'ASIE

(Tschyngys-Khan)

(De notre correspondant particulier)

BERLIN a eu lieu dernièrement la présentation du dernier film de Poudowkine : *Temple sur l'Asie* (Tschyngys-Khan). Ce fut le plus gros événement cinématographique depuis la première de *Jeanne d'Arc*.

L'action se déroule dans les steppes de Mongolie et les acteurs en sont les indigènes, qui n'avaient jamais entendu parler de cinéma.

Nous sommes partis en Mongolie avec quatre acteurs seulement et le personnel technique, dit Poudowkine. Après sept jours de chemin de fer et de longues journées de voyage en automobile, nous avons atteint un des pays où jamais n'avait passé un appareil de prise de vues.

Quels admirables acteurs que ces indigènes ! On peut se rendre compte des difficultés que rencontra Poudowkine pour venir à bout de leur répugnance à paraître devant cet appareil qu'ils étaient tentés de considérer comme doué d'un pouvoir surnaturel. L'un des épisodes les plus importants du film est la fête religieuse qui ne put être tournée qu'au prix d'immenses difficultés.

Le principal interprète masculin est le Mongol Inkischinoff ; son rôle de l'héritier de Tschyngys-Khan constitue ses débuts, mais l'on peut prédire qu'il n'en restera pas là. Les autres artistes sont bons, mais leur tâche était singulièrement difficile pour atteindre au naturel des acteurs indigènes.

Voici un épisode qui montrera quelles furent les difficultés de la prise de vues. On sait que l'on a l'habitude de tourner plusieurs fois une même scène pour assurer la perfection de la reproduction. C'est ainsi que, pour une certaine prise de vues, on avait dû faire appel à un grand nombre de cavaliers et l'on ne savait pas comment arriver à les rassembler. On imagina ceci : le gouvernement fit savoir à tous les villages environnants qu'à un certain endroit, le dimanche, un événement très intéressant se produirait et demanda que le plus grand nombre de cavaliers s'y rende. En effet, à l'endroit indiqué, plus de 400 hommes à cheval se trouvèrent au jour fixé et ils furent extrêmement intéressés par ce qu'on leur montra, car il s'agissait d'un aéroplane.

Alors Poudowkine les rassembla et leur demanda de se diriger au galop vers une sorte d'estrade qui avait été érigée au milieu de la steppe et sur laquelle étaient placés les appareils de prise de vues. Ils obéirent immédiatement et, dans une cavalcade démoniaque, ils se ruèrent dans la direction indiquée. Comme ils ne savaient pas de quoi il s'agissait, ils pensaient que cela constituait seulement une sorte de manifestation de gratitude pour le spectacle de l'oiseau merveilleux qui leur avait été montré et, sans tenir compte des cris et des gesticulations des régisseurs, ils disparurent à l'horizon.

Fort heureusement Golownjia, le fameux opérateur de Poudowkine, avait pu en cette seule occasion réaliser

une bande parfaite, et cette fuite désordonnée n'eut pas de conséquence fâcheuse.

Il ne servira à rien d'essayer d'entrer dans le détail du film, ni même d'indiquer le scénario ; c'est une œuvre qu'il faut voir. Poudowkine est, à l'heure actuelle, l'un des maîtres de la technique cinématographique : il va faire revivre devant nous une peuplade inconnue de Mongolie, les fêtes mystérieuses du grand Lama. Ceux qui ont vu ce film déclarent que *La Tempête sur l'Asie* est un chef-d'œuvre de découpage, et que l'auteur a su l'imprégner d'une atmosphère incomparable. Cela prouve que le cinéma est seul capable de donner avec une telle intensité une idée de ce pays mystérieux, de ses coutumes extraordinaires, que nous ne connaissions encore qu'imparfaitement par des relations des rares voyageurs.

●●●

UN ENTRETIEN AVEC POUDOWKINE

Le metteur en scène Poudowkine a bien voulu recevoir notre collaborateur. Après avoir exprimé tout le plaisir qu'il trouve à travailler à Berlin où avant d'être metteur en scène, il avait figuré comme acteur dans le film *Le Cadavre vivant* qui avait été réalisé en commun par des firmes russes et allemandes, Poudowkine, interrogé sur ses projets, déclare :

J'espère que mon prochain film sera *Germinal* d'après Zola, mais il n'y a encore rien de définitif. Je réaliserais bien volontiers ce film en France.

On sait que, suivant une méthode de travail qui lui est chère, Poudowkine confie un grand nombre de rôles, non à des acteurs de profession, mais à des personnes rencontrées dans la rue ou autrement et qui lui semblent plus capables d'interpréter les personnages, et il est évident que pour une œuvre tirée de Zola c'est surtout en France qu'il pourrait les rencontrer. Il semble que la méthode de Poudowkine est bonne puisqu'il a obtenu de si merveilleux résultats, et on sait que dans son dernier film, le principal interprète est joué par Inkischinoff, qui n'avait jamais paru au cinéma.

Poudowkine déclare porter le plus vif intérêt au film français et il considère la *Jeanne d'Arc* de Dreyer comme un des meilleurs qu'il ait jamais vu.

Le célèbre metteur en scène s'intéresse vivement aux films parlants ; il suit de très près les expériences qui ont lieu actuellement en Allemagne, notamment les essais de Rutmann. Poudowkine estime que l'adjonction des sons ouvre de nouvelles perspectives à l'art cinématographique et qu'elle permettra d'agir plus puissamment encore sur le spectateur.

Lorsqu'on s'entretient avec Poudowkine, on aurait des centaines de question à lui poser, mais c'est un travailleur infatigable et l'on éprouve des scrupules à le distraire de sa tâche.

H. RAPPAPOORT.

De haut en bas et à gauche : Un lama attend son tour pour participer aux danses sacrées.

Inkischinoff, vedette du film, joue le rôle de l'héritier de Tschyngys-Khan. Ce sont ses débuts, car auparavant il était régisseur près du directeur de théâtre Meyerhold.

Ce n'est pas un scaphandrier... mais un danseur portant un masque. Il a pour mission d'écarter de la fête les génies malfaisants.

Le Saint Lama est un enfant âgé de deux ans à peine. Il deviendra la plus haute autorité religieuse en Mongolie. On aperçoit derrière lui une statue de Bouddha ; à ses côtés un grand prêtre veille sur l'enfant.

De riches marchands se rendent au marché revêtus de costumes brodés.

Un metteur en scène a-t-il le droit de modifier l'intrigue d'un roman ou d'une pièce qu'il porte à l'écran ?

PAUL REBOUX

Fort intéressante est la réponse de l'auteur de *A la manière de...*, *Des Drapeaux*, *Du Trio*, *De la Vie de Mme du Barry*, etc... Il faut faire une discrimination entre deux ordres, proclame le spirituel critique dramatique de Paris-Soir :

La fin satisfaisante — le happy-end — des Américains semble être devenue une tradition cinématographique.

Il est donc bien difficile de faire une adaptation de roman, tel que, par exemple, *Madame Bovary*, sans modifier ou, du moins, sans atténuer le développement final de l'action.

Il est, bien entendu, inutile de pousser ce scrupule jusqu'au point où l'ont porté les Américains qui, dit-on, ont achevé un film sur *Madame du Barry* par le mariage de Madame du Barry et de Louis XV, afin que l'aventure finit correctement.

Je ne crois pas qu'un auteur puisse s'opposer à une modification, si cette modification est étudiée d'accord avec lui. Je ne crois pas que des héritiers puissent considérer comme un attentat à la pensée d'un écrivain une transformation benigne.

En principe, il me semble que toute modification d'ordre passif est tolérable, c'est-à-dire qu'un metteur en scène peut donner, si je puis dire, du flou à un personnage ou à un épisode nuisibles au développement cinématographique de l'action. Mais toute transformation d'ordre actif, toute création d'élément nouveau, me paraissent quelque chose de bien dangereux.

GASTON CHERAUD
de l'Académie Goncourt.

L'auteur de *Champi-Tortu*, du *Monstre*, *L'égare sur la route*, ouvrages d'une touchante humanité, nous adresse cette brève réponse qui est une condamnation.

Non, à moins que l'auteur accepte ce tripotage, bien entendu. Mais si le metteur en scène veut faire à sa fantaisie, pourquoi aller chercher une œuvre romanesque qui a son vrai visage dans le livre ?

HENRY POURRAT

Du Livraiois, l'auteur des ouvrages d'une drue et si puissante sève littéraire : *Gaspard des Montagnes*, *Les jardins sauvages*, *Le mauvais garçon*, *Ceux d'Auvergne*, est partisan d'un certain décalage au cinéma, non exempt de probité.

A-t-on le droit?... Ils le prennent, et choisissons de penser que c'est parce qu'ils y sont contraints.

Le cinéma est autre chose que le théâtre, qui est autre chose que le livre. Pour qu'une œuvre touche, rejoigne de même le spectateur par le film et par le livre, il faut un certain décalage. On aimerait que cela portât sur la présentation et la mise en valeurs, non sur le sens même du drame et sur son chiffre. Transposez l'œuvre selon son esprit et son sens, sinon donnez autre chose.

Chaque film, c'est une bataille livrée au public.

Qu'ils aient quelque liberté, les gens du cinéma, afin d'assurer la victoire. Mais qu'ils se souviennent du mot de Napoléon : La guerre est une affaire de tact.

HAN RYNER

Le prince des conteurs, l'auteur du *Cinquième Évangile*, *Le Fils du silence*, *Les Paraboles cyniques*, *L'ingénieur Hidalgo*, Miguel Cervantes, propose à l'artiste de nous donner du nouveau qui soit beau.

Les tragiques grecs modifient sans scrupule les légendes les plus célèbres et, si leur convient, jettent Hélène en Égypte pendant tout le siège de Troie.

(suite)



Un magnifique paysage dans *La Vierge folle*, d'après Henri Bataille.

Nos grands classiques usent librement de ce qu'ils prennent à l'antiquité et la Phèdre ou l'Andromaque de Racine ressemblent peu à celles d'Euripide. Les uns et les autres ont raison. L'artiste peut considérer comme des matériaux tout ce que lui livre le passé et le présent, et c'est son rôle de leur donner une forme nouvelle. Le but est que cette forme soit belle.

Quand le spectateur est déçu, s'il est seulement choqué dans ses habitudes, c'est lui qui a tort. L'artiste adaptateur n'est coupable que s'il a donné moins profond, moins grand ou moins harmonieux que son prédécesseur.

MAURICE GENEVOIS

Le Lauréat du prix Goncourt, l'écrivain des ouvrages d'un si haut intérêt : *Nous de Verdun*, *Rabolliot*, *La boîte à pêche*, formule des souhaits, et quels souhaits ! À inscrire au memento des metteurs en scène.

S'il s'agit d'un tripotage, tel que nous avons pu en voir sans autres excuses et sans autre prétexte que les prétendues exigences d'un public auquel on fait bien peu d'honneur, non et non, personne n'a pareil droit.

Il n'est pas moins vrai que, si le mot d'adaptation a un sens, il implique une modification indispensable, déterminée par les exigences d'une technique légitime, qui a ses lois, ses moyens d'expression propre.

Concluons, ou plutôt souhaitons :

1) Toute adaptation cinématographique devrait être confiée à un technicien qui serait en même

temps un artiste, un homme de goût, plutôt qu'à un contremaître.

2) Il n'est pas interdit à ce technicien homme de goût de se mettre en rapport avec le créateur de l'œuvre littéraire (avec ses ayants-droits qualifiés s'il est mort), de lui soumettre ses intentions, de chercher et d'obtenir avec lui un accord libre et franc qui sauverait l'œuvre adaptée des « embellissements » et des trahisons.

ROBERT DIEUDONNÉ

Le fin lettré du journal *L'Œuvre*, l'auteur si plein d'humour et de quelle veine ! de *Savoir vivre et s'habiller* ; Nous avons tous eu vingt ans, le revuiste à succès, demande le respect des œuvres des écrivains morts et nous met en garde contre ceux qui voudraient en fausser le sens.

Si l'auteur du roman ou de la pièce consent à cette modification, il est le maître de son œuvre, mais quand l'auteur est mort, je pense qu'on agit un peu légèrement en tripotant une œuvre à laquelle, vivant, l'écrivain n'aurait pas voulu qu'on touchât.

Il faut aussi imaginer qu'on pourrait donner une idée tout à fait fautive d'un livre ou d'une comédie à des spectateurs qui ne sont pas tous de grands lecteurs ou peuvent ignorer les noms mêmes de Flaubert, de Balzac ou d'Alfred de Vigny.

RAYMONDE MACHARD

L'opinion d'une notoire femme de lettres ajoute une certaine grâce à cette enquête. L'auteur de *L'Œuvre de Chair*, *La Possession*, donne à l'écrivain constructif et imaginaire sa véritable place à l'écran.

Lorsqu'un roman a connu un grand succès de public, il est dangereux d'en modifier l'intrigue pour répondre à des nécessités cinématographiques qui, d'ailleurs, peuvent être discutables. Néanmoins, si ces modifications s'imposent, l'auteur peut varier son action, ajouter des faits nouveaux, dans un but « visuel ».

J'ai dit l'auteur, car j'estime qu'en général celui qui a eu l'inspiration d'une œuvre peut y toucher sans en altérer le sens initial. Bien entendu, il prendra conseil des professionnels de l'écran. Mais on peut être assuré qu'un romancier né, c'est-à-dire par excellence un imaginaire et un constructeur, adaptera, rapidement, son esprit à l'expression cinématographique et, de ce fait, l'enrichira de la puissance et de l'originalité de son invention.

ALFRED MACHARD

Son mari fait une distinction entre le plan livresque et le plan visuel. Composer directement pour l'écran, tel est l'avis de l'auteur de *Bout de Bibi*, de *L'Épopée du Faubourg*.

Le développement d'un « sujet » dans le plan « livresque » n'est pas du tout le même que dans le « plan » cinématographique.

Architecture, ici. Rythme, là. Les auteurs ne devraient donc pas s'étonner des transformations que subissent leurs développements romanesques quand ils sont transposés à l'écran. Si les romanciers étaient tenus d'établir le « découpage » et le « montage » de leurs films, ils s'expliqueraient, du reste, bien des choses...

Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont pas raison de crier au sacrilège quand les boîtes de primaires pimentent les fleurs les plus délicates de leur sensibilité. Et Dieu sait si le milieu regorge de rustres ! Le remède, il est simple :

Que les auteurs « imaginent » et « composent » directement pour le cinématographe.

L'enquêteur : ALI HÉRITIER (à suivre.)

nous...



Guy Ferrant dans le rôle du journaliste des Nouveaux Messieurs.

L'un de nos plus aimables et spirituels confrères de la grande presse s'avisa un jour de me demander compte de la réputation fâcheuse dont jouissent à l'écran les journalistes :

— Voulez-vous me dire pourquoi votre cinéma nous présente presque toujours comme des bandits, des maîtres-chanteurs ou des goujats ?

Que répondre à cette question, basée sur tant d'exemples ? Je lui fis toutefois observer que dans les vieux films d'aventures à épisodes on nous montrait ordinairement sous un jour plutôt sympathique. Cette réserve ne sut pas le satisfaire.

— Si je continue à fréquenter le cinéma, dit-il, je n'oserai plus avouer ma profession. Peut-être même ne me sentirai-je plus la conscience tout à fait tranquille !

Nous sommes de grands méconnus, c'est

un fait. Non que je veuille ici prétendre qu'il n'existe parmi notre corporation ni bandits, ni maîtres-chanteurs, ni goujats... Hélas ! Mais le journaliste n'est pas tout cela par définition. Le cinéma généralise dangereusement...

Ainsi la grande majorité du public, qui se soucie peu de nous, nous prête volontiers les traits du « pâle pamphlétaire » de Musset. Ce n'est pas *La Veine* qui le détrompera, non plus que *Le Tourbillon de Paris*, dans lequel un peu sympathique confrère exerce sur une femme un chantage éhonté. L'échotier mondain des *Nouveaux Messieurs* y fait preuve, de cynisme et d'une élégante absence de scrupules...



René Lefebvre incarne dans *Le Tourbillon de Paris* un confrère qui ne nous fait pas honneur.

En bas à gauche, cette fiévreuse salle de rédaction constitue le décor essentiel de *L'Honneur commande*.



Il faut, coûte que coûte, que le journal paraisse... Cette scène est extraite de *L'Honneur commande*.

LE CAPITAINE FRACASSE



PASSERA EN EXCLUSIVITÉ
A " L'IMPÉRIAL "



LE Capitaine Fracasse va bientôt revivre sur l'écran de « l'Impérial » ses fantastiques exploits.

Dans le film réalisé par Alberto Cavalcanti, les spectateurs retrouvent l'esprit d'aventures, le panache et l'entrain qui animaient les héros de Théophile Gautier.

Des images pleines de vie et de couleurs retracent cette vie pittoresque des comédiens, à la tête desquels se trouve le capitaine Fracasse.

En des extérieurs splendides réalisés en Touraine et des décors magnifiques, on suit avec attention les aventures tour à tour joyeuses et dramatiques où paraissent successivement : Pierre Blanchar, qui campe avec un rare talent un truculent capitaine Fracasse; Daniel Mendaille, Agostin; Paula Illery, Chiquita; Lyen Deyers, Isabelle; Charles Boyer, le baron de Segognac et Marguerite Moreno, duègne pleine d'allure et de dignité.

Pendant de longs jours, *Le Capitaine Fracasse* charmera ses nombreux admirateurs. Il convient d'en remercier les actifs directeurs de la « Lutèce-Film » et M. P.-J. de Venloo, producteur et éditeur de cette œuvre bien française

Gabriel FERSER.



Le Tournoi dans la cité



L'HISTOIRE de France est une source inépuisable de sujets pour nos scénaristes. M. Henry Dupuy-Mazuel, qui nous donna déjà *Le Miracle des Loups*, a écrit le scénario d'un film splendide, *Le Tournoi*, dans lequel, par la magie de l'écran, revit l'époque magnifique de la chevalerie.

En des images pleines de vie et de couleurs, Jean Renoir, le réalisateur du *Tournoi*, a composé une fresque splendide où l'on retrouve cet esprit essentiellement français qui, au XIII^e siècle, animait nos preux chevaliers.

Pour la réalisation de ce film, rien n'a été ménagé, ni les grandes mises en scène, ni l'interprétation qui réunit les plus grands artistes de l'écran.

D'importants extérieurs, notamment ceux du tournoi et des duels à l'épée, furent tournés à Carcassonne lors des somptueuses fêtes qui furent données à l'occasion du bi-millénaire de la cité; d'autres furent réalisés à Joinville, au studio, dans des décors somptueux.

L'interprétation du *Tournoi* est remarquable. Il y a, tout d'abord, Aldo Nadi, le célèbre escrimeur italien, qui incarne le chevalier François de Baynes, et Suzanne Després à qui fut confié le rôle de la comtesse de Baynes, sa mère. Les autres interprètes sont la charmante Jackie Monnier qui prête son charme et sa grâce à Isabelle Ginart, la fille du chevalier Ginart, lequel est personnifié par Manuel Rabi.

Il y a aussi Viviane Claren qui est Lucrèce Pazzi, et Blanche Bernis qui est une étonnante Catherine de Médicis.

Avec de tels atouts, *Le Tournoi* rencontrera, nous en sommes certains, un grand succès auprès de tous les publics.

GOL FEAR.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER.

Rud. Klein-Rogge nous parle du film : *Tu m'appartiens*

Des jets de vapeurs fusent à travers la chaudière : le transatlantique est en partance. Les soutiers enfourment à grandes pelletées, le charbon dans la gueule des chaudières.

Lumière... on tourne. Rudolph Klein-Rogge, devant une chaudière se dévot fébrilement, les traits contractés par une angoisse qu'il veut dissimuler ; tour à tour, la jaquette, le gilet blanc, le pantalon disparaissent dans le foyer. Bientôt, l'élegant du pont des premières s'est transformé en un soutier charbonneux, sale et affairé ; Rudolph Klein-Rogge, qui incarne le personnage du forçat évadé dans *Tu m'appartiens*, de Maurice Gleize, vient une fois de plus de dépister la police par une transformation rapide.

La chaudière d'un paquebot géant fut réalisée avec ses moindres détails dans le studio Gaumont par l'habile décorateur qu'est René Renoux. L'illusion est complète :



Rud. Klein-Rogge.

manomètres, charbon, foyers, passerelles, tout est reproduit avec une minutie prononcée. Maurice Gleize dirige la prise de vue avec maestria. Willy, l'œil au viseur, tourne, tourne inlassablement.

Les « sunlights », les « spots », les lampes à mercure s'éteignent ; Klein-Rogge s'avance vers nous : « *Einen Augenblick, bitte, Herr Klein-Rogge* ». L'artiste se retourne, surpris de s'entendre interpeller dans sa langue ; et c'est alors dans un parfait français qu'il répond à nos questions.

— Êtes-vous content de votre rôle ?
— Très ! C'est mon meilleur rôle que je viens de tourner, heureux de travailler sous la direction d'un maître tel que Gleize.

« Le rôle que j'interprète, dans lequel je me suis efforcé de mettre toutes mes facultés, me convient à merveille ; il est passionnant, plein d'imprévu, et c'est un plaisir pour moi de travailler avec des partenaires comme M^{me} Bertini, Bert, Vina et les autres... »

Certaines scènes ont été très délicates. Notamment, lorsque, traqué par la police, je dois me jeter à l'eau. Cette scène, qui fut tournée à Marseille, dans le port, fut tout à fait réaliste, et, en smoking et souliers vernis, je dus pendant près de quatre heures prendre un excellent bain.

— Avez-vous des projets ?

— Oui, beaucoup ; j'espère avoir le grand, le très grand plaisir de travailler de nouveau avec M. Gleize. Mais dans quelque temps seulement, car je pars prochainement pour Oslo, puis pour Vienne. Enfin, j'irai à Nice, où je tournerai un film retentissant. Mais l'artiste, qui fit une création si jolie dans *La Faute de Monique*, du même Maurice Gleize, et qui vient d'exécuter un magistral « Laussade » dans *Tu m'appartiens*, espère fermement mettre en vigueur notre proverbe : « Jamais deux sans trois ». Une poignée de main, un « *Anf Wiedersehen* » bien timbré, et l'artiste me quitte ; les « sunlights » fusent, les « spots » éternuent ; les lampes à mercure se rallument, Willy est prêt. Maurice Gleize consulte de son oeil de maître l'aspect du « champ », Klein-Rogge a repris sa place devant la chaudière (de bois), la vapeur s'échappe des tuyaux « Nun los » (on tourne). Maurice Gleize a parlé, les caméras crépitent et l'artiste allemand, les traits de nouveau angoissés, reprend avec rage ses habits qui furent déjà brûlés ! lors de la première scène.

Bien à regret, il faut s'arracher à ce spectacle, et bientôt, je me retrouve, les yeux clignotants, dans la rue de la Villette qui me paraît noire et bien triste. — Oh ! cinéma, que de charmantes illusions nous donnes-tu !

André BERGAUD.

Un beau Film :



Qu'il donc a dit que nous étions des hommes et des femmes ? Nous sommes des numéros, des individus. Il y en a qui ont le numéro un, d'autres qui sont toujours, dans toutes les circonstances de la vie, les derniers des hommes. Et, enfin, il y a l'être médiocre, l'insatisfait, celui qui rêve d'arriver mais qui n'est pas un arriviste. Celui-là garde la place du milieu. Il frôle l'abîme, connaît la misère, mais n'y sombre pas. Mais jamais il ne montera plus haut que sa modeste destinée ne l'a fixé. Il restera le grain de sable, l'atome perdu dans l'immense foule. Il sera veule, et lâche. Il sera l'INDIVIDU.

Le film de King Vidor nous donne avec une sorte de haut dédain la vision de ce que chacun de nous a pu être, ou sera, s'il ne remonte pas le courant. *La Foule* n'est pas une comédie plaisante. C'est plus sérieux que cela, encore que la forme utilisée pour décrire une existence falote soit une forme agréable, pleine de détails pittoresques, et toujours extraordinaire par sa technique. C'est plus sérieux, et en même temps très émouvant. King Vidor a bâti avec *La Foule* une sorte d'épopée sociale en raccourci.

Son héros, ce John Smith, image de l'Américain moyen, nous le voyons naître. Nous le reprenons à douze ans, à l'âge où l'enfant fait des projets grandioses. Son père meurt. Puis vingt ans. Le jeune homme est tout simplement devenu le n° X d'un bataillon de bureaucrates. Il se fiance, se marie. Un enfant. Puis un autre. Projets mirifiques, et réalisation toujours ajournée. Un des enfants meurt. L'homme a du chagrin. Il quitte sa place, découragé, et fait cent métiers sans arriver à en conserver un seul. Il reste sans travailler, et sa femme veut le quitter. Mais elle ne peut s'y résoudre. Et la vie recommence comme avant. L'homme s'évadait-il du troupeau ?

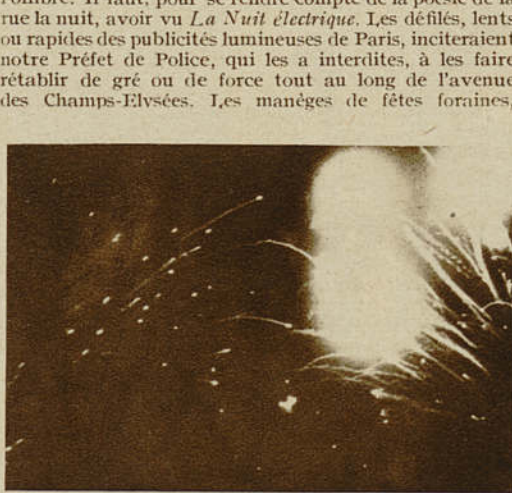
Le film finit sur ce point d'interrogation dont l'inquiétude nous envahit. Ce doute, cette sorte d'amertume résignée nous touchent. Comme c'est cela, la vie ! Comme tout n'est donc que flottement, incertitude, hasard !

L'élément dominant du film est une grande puissance d'expression, encore que King Vidor ait volontairement banni de son œuvre tout effet mélodramatique. Ce ne sont que petits détails de rien du tout, mais qui vous donnent l'impression que vous vivez avec les personnages, que vous vous disputez pour eux et vous réconciliez, que vous souffrez avec eux de leur déchéance ou de leur douleur.

Cette vie de l'homme qui lutte pour manger, lui et les

LA NUIT ÉLECTRIQUE

Un film nouveau, que projette un courageux petit cinéma d'avant-garde, nous offre aujourd'hui une nouvelle face de la Nuit. C'est l'œuvre d'Eugène Deslaw qui nous avait déjà donné *La Marche des Machines*, dont on se rappelle le rythme puissant. Il nous offre tout ce que l'industrie humaine a apporté de lumière à l'ombre. Il fait, pour se rendre compte de la poésie de la rue la nuit, avoir vu *La Nuit électrique*. Les défilés, lents ou rapides des publicités lumineuses de Paris, inciteraient notre Préfet de Police, qui a les interdictions, à les faire rétablir de gré ou de force tout au long de l'avenue des Champs-Élysées. Les manèges de fêtes foraines,



La Foule

siens, est criante de vérité. Elle nous navre et nous transporte. Comment ne pas être pénétrés de l'omnipotence de la foule, lorsque nous voyons le héros présenté après de multiples images montrant d'abord l'imposant New-York, son port, ses rues, son mouvement, ses gratte-ciel ; puis la coupe verticale d'un building, aux mille fenêtres ; parmi ces mille fenêtres, une d'entre elles, et à travers ce minuscule point lumineux, un immense bureau, où au milieu de cinq cents bureaucrates, le héros travaille, anonyme, et semblable à tous les autres.

On a parlé de sécheresse, de manque de vérité, d'ennui profond. Est-ce une scène sans émotion que celle où John cherche désespérément du travail. Une affiche le hèle : On demande deux cents hommes. Il se rue, supplie qu'on lui donne une place de faveur dans la file misérable : « J'ai une femme et un enfant ». Et les autres de lui répondre : « Nous aussi, mon pauvre vieux. » De la sécheresse ça. Et la douleur des parents devant leur enfant mort. Un effet facile ? Parce que ça arrive tous les jours ? Hélas ! Pauvre cœur humain, ne battrais-tu pas au même rythme, devant des choses humaines ?

La réalisation de King Vidor est d'une grande classe. Ce metteur en scène a, avec une sincérité et une simplicité dignes d'admiration, exprimé toute la tragédie d'un individu dans la société. Ses scènes de début sont parfaites de mouvement, d'originalité. Il y a notamment la montée d'un enfant dans un escalier qui est une pure merveille de valeur photographique, et qui donne une émotion très grande. Les charmants tableaux de Coney Island, les scènes ravissantes du Niagara (on pourrait couper sans dommage le train et ses petits tableaux comiques) nous préparent à toute cette succession nue, dépouillée, exacte, haletante, des mille détails de la vie de John. Et c'est peut-être cela qui m'a le plus ému. Car tout est criant de vérité, d'observation. Et nous arrivons à la fin, dans ce cirque où sont allés les époux réconciliés et refondus dans la foule, pour subir l'énorme rire qui la secoue dans un mouvement irrésistible de balancier.

Eleanor Boardman a été toute délicatesse et toute émotion avec une mesure et une sorte de jeu inexprimé admirables. James Murray a encore un peu de maladresse, mais il est sincère et très naturel. Excellent, Bert Roach. Et cette foule, naïve, cruelle, cocasse, ruée vers le travail ou vers le plaisir nous apparaît avec toute sa force écrasante et sa monotonie.

Et parce que *La Foule* ne plaît pas à tout le monde, et que je sais qu'on y pleure, je dirai : *La Foule* est une très grande chose.

Lucie DERAIX.



LE FILM SUR LA MONTAGNE

L'Hiver à Chamonix

BEAUCOUP de films ont utilisé des décors de montagne en hiver, en plusieurs metteurs en scène, en Amérique, en Allemagne surtout, ont montré de magnifiques paysages de neige. En France, dans *Princesse Masha*, réalisé par la Société des Cinéromans, dans *Le Joueur d'échecs* et de nombreux autres, tels que *L'Enfer d'un amour*, que l'on voit actuellement, le réalisateur a recherché les sites capables de donner au spectateur l'impression qu'il se trouve soudain transporté dans des contrées glacées où le vent, lorsqu'il souffle, déchaine les tourbillons argentés et secoue brutalement la blanche poussière des flocons accumulés.

Chose curieuse, lorsque l'action d'un film exige un décor de neige, les metteurs en scène français vont généralement rechercher bien loin le site idéal, en Allemagne, en Pologne, en Suisse... N'y a-t-il donc pas de neige en France en hiver, et notre pays n'offre-t-il pas les paysages rêvés ? On serait tenté de le croire, et pourtant rien n'est plus faux, on le voit, grâce aux photographies que nous publions ici.

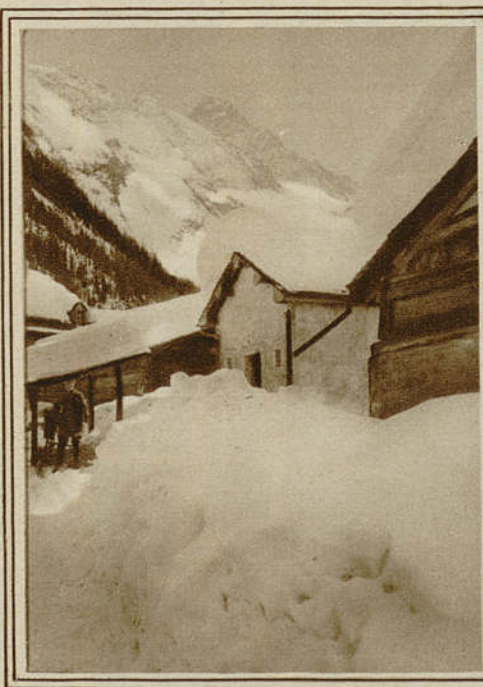
Ce n'est, en effet, ni en Suède, ni en Norvège, ni en Russie que se trouvent tapies aux pieds de montagnes géantes ces maisons rustiques aux toits recouverts de neige ; ce n'est pas un trappeur de l'Alaska chaussé de skis qu'enlaine un cheval au galop ; ce n'est pas en Suisse que se dispute ardemment un match de hockey sur glace, mais tout simplement à Chamonix, cité hivernale idéale que dominent les pics altiers du Mont Blanc...

Ces vues, choisies entre cent aussi belles, recueillies par M. Monnier, l'excellent photographe de Chamonix, sont extraites du film *L'Hiver à Chamonix*, qu'a réalisé l'opérateur Hayer pour la Société des films en couleurs naturelles Keller-Dorian. Et c'est là une autre nou-

Dorian, l'opérateur Hayer, véritable artiste, a su nous restituer fidèlement la vie saine, colorée de la grandstation hivernale, si pittoresque avec ses jolies sportives, dans leur gracieux accoutrement que rehausse les lainages aux couleurs vives, les traîneaux, les skis, la luge et le bobbleigh, l'émouvant chemin de fer aérien, le « téléphérique » (féérique plutôt) qui escalade les cimes, tenant les voyageurs émus suspendus au-dessus de gouffres terrifiants. Nous y verrons des types d'habitants et d'hivernants ; prise sur le vif, l'élégante clientèle de Chamonix-Palace. Heureux ceux qui peuvent pendant quelques jours s'arracher à l'existence fiévreuse des villes, aux soucis des affaires, pour vivre dans ce décor unique au monde d'une existence saine, procurant, avec la bien-faisante fatigue des sports, un repos idéal, dans une atmosphère d'une incomparable pureté. Le film de Keller-Dorian *Les Sports d'hiver à Chamonix*, sera une révélation. Souhaitons qu'il incite nos metteurs en scène à

choisir désormais des paysages de chez nous pour y situer l'action des films qu'ils réalisent en hiver. Notre pays, dans ce domaine comme dans les autres, n'a rien à envier à l'étranger.

P. de P.



veauté : jusqu'à présent, on n'avait réalisé ce genre de films qu'en noir et blanc et, malgré toute l'habileté déployée dans la prise de vue, jamais la photographie n'avait pu reproduire la blancheur immaculée de la neige, évoquer ses admirables reflets, roses parfois, qui ajoutent tant de charme à ces paysages. Dans le film de Keller-

Il y a doublures et... doublures

C'est n'est pas elle, c'est une « doublure » !... Combien de fois n'a-t-on pas entendu chuchoter cette remarque dans les salles obscures, au moment où l'écran montre l'héroïne se livrant à un exercice plus ou moins périlleux.

C'est vrai. Quelquefois on a recours à ce moyen, mais on aurait tort de croire que les metteurs en scène d'aujourd'hui leur font faire des choses qu'ils renonceraient à demander aux « stars » elles-mêmes. Le fait était courant il y a quelques années, à l'époque où régnait en maître le film d'aventures plein d'action acrobatique ; mais avec l'évolution de l'esthétique du cinéma, les « doublures » ont vu leurs attributions changer considérablement de nature.

Ainsi Dolorès del Rio, que les Artistes Associés nous présenteront bientôt dans *Vengeance*, réalisé par Edwin Carewe, a bien un sosie de ce genre, mais son utilisation n'est pas celle qu'on pourrait supposer. On l'emploie principalement à éviter à la vedette des attentes prolongées et un travail fastidieux. Cette « doublure », qui est exactement de la taille de Dolorès del Rio et lui ressemble quelque peu, se tient sous les « sunlights » tandis qu'on essaie les éclairages, qu'on met en place et au point les caméras, et que le réalisateur combine divers jeux de scène ; elle est aussi aux répétitions des scènes qui comportent de la figuration. Ainsi la vedette, se tenant près des caméras avec le réalisateur peut se faire une idée plus exacte de ce que donnera le tableau qu'elle va tourner.

Tous les costumes et accessoires exigés par le rôle sont exécutés en deux exemplaires, afin que la « doublure » puisse fournir exactement l'impression que donnera la véritable vedette, mais lorsque tout est décidé et que l'on est prêt à tourner, c'est cette dernière qui prend la place de la « doublure », même si les scènes à filmer comportent des risques.



Germaine Rouer

PHOTO MANUEL FRÈRES

La Mode et l'Écran



Jane T...

PHOTO S330L - PARIS

VOICI des drapés, chères lectrices, portés par deux jolies vedettes de cinéma. Comme ils sont bien différents l'un de l'autre, vous pourrez constater combien, cette saison, la mode offre d'imprévu. Si vous possédez, comme je l'espère, la robe ample, à godets, assez longue — ou tout à fait « style » — vous pourrez ajouter à votre garde-robe un des modèles portés par Dolly Davis et Germaine Rouer : cela vous permettra de varier en donnant un piquant agréable à votre silhouette.

(A gauche). — Germaine Rouer porte une robe composée pour elle par Melnotte-Simonin. Elle est en laine or, drapée de dentelle or.

(A droite). — Dolly Davis est habillée par Berthe et Hermance. Elle porte ici une robe en crêpe satin chair, dont le dos est drapé très heureusement.

(En haut). — Dentelle et taffetas noir combinés font de charmantes robes d'après-midi.

Une légende photogénique

LA Jeunesse Triomphante, le nouveau film que tourne le grand metteur en scène D.W. Griffith pour les Artistes Associés, est tiré d'une histoire qui a déjà servi de sujet un nombre estimable de fois, à travers les siècles ; c'est la fameuse légende italienne de Francesca de Rimini.

Maintes fois traitée par les poètes, auteurs dramatiques et compositeurs, elle a inspiré des œuvres remarquables aux peintres et aux sculpteurs avant de tenter un cinéaste.

Entrée dans l'histoire de l'art avec un poème de Dante, la légende de Francesca fut reprise par Boccace, en 1389. Deux siècles plus tard, le Tasse s'en empara à son tour, et, trois cents ans après, Sylvia Pellico en tira une tragédie en vers.

En 1882, Francesca de Rimini devenait opéra en quatre actes sous la plume de Michel Carré et Jules Barbier, avec une partition d'Ambroise Thomas ; la même année, un dramaturge américain, George Boker, faisait représenter à Chicago un drame en cinq actes portant le même titre. Plus récemment enfin, parurent trois autres drames de même inspiration : l'un composé par Gabriele d'Annunzio, les deux autres par des auteurs anglais et américains : Frank Crawford et Stephen Phillips. Et nous n'en citons ici que les principales adaptations.

Naturellement, chaque auteur a donné à son sujet une tournure personnelle, si bien que dans plusieurs cas on ne retrouve guère dans leurs œuvres que le point de départ fourni par la légende. Griffith, qui avait affaire à l'immense public de l'écran, a, de son côté, apporté diverses modifications à ce thème connu : c'est ainsi qu'il a transporté le lieu de l'action au Brésil, à l'époque de la domination portugaise, et que le caractère tragique de la légende a été sensiblement atténué. Mary Philbin incarne la fameuse héroïne et Don Alvarado et Lionel Barrymore sont les frères rivaux.



Dolly Davis

PHOTO MANUEL PRÈRES

LILIAN

espionne à toute épreuve

A quoi tient la spécialisation d'une vedette ? A un essai particulièrement réussi, au hasard, à la fatalité ou bien, tout simplement, à l'esprit de routine ?

Pour avoir été *La Chèvre aux pieds d'or*, *Lilian Constantini* s'est vue décerner le titre et l'emploi d'espionne. De même que, lorsqu'il s'agit d'une souveraine, le nom de Suzanne Bianchetti s'impose ; dès qu'une espionne est en vedette, on pense à Lilian Constantini. Si l'une est parfois lasse de régner, l'autre aspire peut-être à ne plus trahir...

Oh ! je sais qu'il serait malséant de comparer la petite danseuse de *La Chèvre aux pieds d'or* et l'aventurière d'*En Plongée*. À l'héroïne de *La Guerre sans armes* qui est, on le sait, la réincarnation d'une de nos gloires les plus radieuses. Mais n'oublions pas que le titre primitif du film était *Espionnage*...

Le public, lorsqu'il verra Lilian Constantini dans le rôle de Geneviève de Vendeville, ne manquera pas d'être déconcerté. Ce n'est pas sous cet aspect rieur, hardi, presque frivole, qu'on imagine, en général, un agent des services secrets. Il faut savoir qu'en cela même l'interprète a rigoureusement servi la vérité historique. Louise de Bethuniens, le modèle, n'était pas une espionne classique, une femme fatale aux attitudes inquiétantes, aux regards chargés de troubles desseins. C'était une jeune fille avide de vie ardente, amoureuse de gloire et presque trop gaie. Elle émaillait ses plus graves missions de tours joués aux soldats ennemis : elle s'est perdue pour un éclat de rire ! Et lorsqu'on lui



La frontière se trouve au milieu de la rue. L'héroïne réussira-t-elle à tromper la vigilance de l'ennemi ?

A droite : L'exécution de Toutcha, la danseuse espionne, la « chèvre aux pieds d'or ».



De haut en bas : Lilian Constantini, élève d'Isadora Duncan, connaît tous les secrets de la danse.

Une scène d'émotion de *La Guerre sans armes*.



Constantini



Cette magnifique étude d'expression ne rappelle-t-elle pas certains primitifs ?

préchaît la prudence, elle répondait en riant plus fort :

— Je m'en... fiche ! J'aurai ma statue sur la place de Lille.

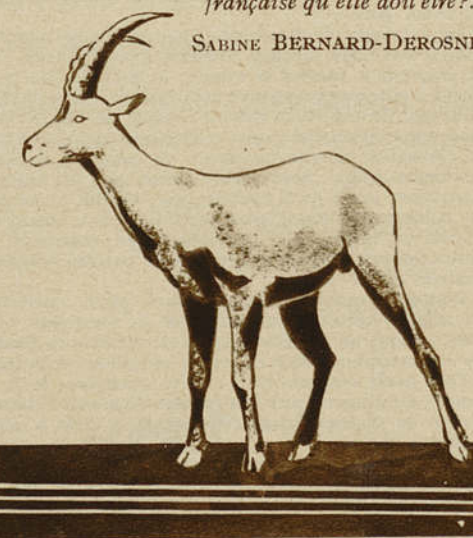
Elle a sa statue. Elle a son film aussi et ce n'est pas un hommage méprisable. Cependant, Lilian Constantini, vouée aux morts infamantes, a connu enfin, une mort héroïque ! Servitude et grandeur des espionnes...

Mais la loi des séries n'est pas immuable. Dans *Chacun porte sa croix*, qu'elle vient de terminer, Lilian Constantini n'est qu'une mère douloureuse. Elle rêve maintenant d'un rôle purement mystique qui la ferait toute différente d'elle-même.

Elle-même... Devant ces yeux pleins de lueurs, ce fin visage frémissant, je songe que l'essentiel de sa nature, c'est l'ardeur. Un feu sacré l'habite et rayonne de son masque. Elle ne joue pas, elle se livre. Un jour, elle s'évanouit d'angoisse après une scène de *La Chèvre aux pieds d'or* : sa condamnation à mort. Lorsque l'enthousiasme l'anime, elle cesse d'être une interprète pour devenir une prêtresse.

Quel réalisateur — il faut que ce soit un des plus grands — saura capter cette flamme, la guider, la discipliner sans rien détruire de sa sincérité vibrante ? Qui saura faire de Lilian Constantini la grande vedette française qu'elle doit être ?...

SABINE BERNARD-DEROSNE



Un animateur du film français : P.-J. de VENLOO

C'est un truisme pour certains que de déclarer que le cinéma français agonise. En réalité, s'il ne peut à l'heure actuelle rivaliser avec le cinéma américain et même le cinéma allemand, du moins, il nous apparaît qu'il est encore bien tôt pour allumer des cierges, à défaut de sunlights et commencer à réciter le *De profundis*.

Non, le cinéma français n'est pas entré dans le coma, sa robuste constitution, sa jeunesse le défendent contre les atteintes d'un mal infiniment curable, pourvu qu'on sache discipliner ses efforts et vouloir.

Vouloir... N'est-ce pas là le programme d'un homme qui aura beaucoup fait en faveur du jeune art français,



et qui, trop modeste, dédaigneux des tapageuses publicités, n'est certainement connu que de rares initiés qui ont pu apprécier sa patience et son œuvre.

P.-J. de Venloo, a en effet à son actif la révélation de maints films français et leur diffusion à travers les salles de notre pays, sinon à l'étranger.

En douterions-nous, que le palmarès suivant nous édifierait !

Tout d'abord ce fut *Le Miracle des Loups*, chronique du temps de Louis XI, d'après une nouvelle de H. Dupaix, réalisation de Raymond Bernard, production Société des Romans historiques films ; puis *Pêcheur d'Islande*, belle fresque marine due à J. de Baroncelli ; *Ville d'Armes*, d'après Claude Farrère ; *Le Réveil*, d'après la pièce de Paul Hervieu ; *Les Trois Mousquetaires*, dont le souvenir chante dans toutes les mémoires ; *Le film du Poilu*, cinq années de la vie d'un Français mobilisé ; *La Valse de l'Adieu*, cette réalisation si pleine de poésie d'Henry Russell ; *Maldone* de Jean Grémillon ; *La Cousine Bette* de Max de Rieux, d'après le roman de Balzac ; et, enfin, bientôt, ce sera *Le Capitaine Fracasse*, cette œuvre d'une veine si purement nationale, où Théophile Gautier, ce parfait magicien des lettres, a broché le tableau de toute une époque d'élégance, de panache, et de beauté. J'ai vu réaliser par A. Cavalcanti la meilleure partie de ce film et me porte garant qu'il éblouira par la richesse de ses décors, par sa vie multiple, par son parfum d'aventure.

On le voit, P.-J. de Venloo, véritable animateur, est le magnifique meneur des œuvres où palpite le génie de notre race.

Ayant compris la magie qui émane des images muettes, langage des yeux, langage de l'âme, il s'est fait un culte de propager à travers la France, le goût de son pays. Quelle meilleure propagande pour lutter contre ceux qui, trahissant la tradition, reliant le passé, se bercent d'utopies internationalistes, sans comprendre que le meilleur de l'humanité émane justement du caractère national de chaque peuple. Shakespeare, parce qu'il fut Anglais ; Montaigne, parce qu'il fut Français ; Goethe, parce qu'il fut Allemand ; Tolstoï, parce qu'il fut Russe, eurent ces accents de vérité, cette profondeur, qui, débordant les cadres des frontières où s'enclosent les patries, émeuvent l'univers entier.

Restons Français, aimons notre pays, chérissons ses arts — cette cristallisation de sa sensibilité — si nous voulons ne pas être frappés de stérilité et devenir les vasaux intellectuels de toutes les nations de la terre.

Pour avoir compris cette vérité première, P.-J. de Venloo, qui disperse aux quatre coins du monde l'éblouissement du cinéma, langage universel, a droit à notre reconnaissance.

En effet, son effort n'est pas sans risques, il doit combattre, enlever des volontés réfugiées dans les fortins de la routine. Il aura beaucoup fait pour le triomphe du cinéma français.

Pierre HEUZÉ.

Columbia
Couesnon et C^e
Paris

disques phonos

Agents Généraux COUESNON & C^e 94, Rue d'Angoulême, PARIS

En potinant avec nos lecteurs

ADMIRATEUR DE KATE DE NAGY. — Cette artiste est allemande. Elle parut pour la première fois, en France, dans *Les Fugitifs*. Vous la reverrez bientôt dans *La République des jeunes filles* que va éditer la Société Solax.

OLIGNA. — Réjouissez-vous, *Cinéma* va prochainement publier un long article sur Jean Angelo.

A. PARILLET. — Si vous désirez écrire à Charlie Chaplin, adressez votre lettre aux Artistes associés, qui transmettront votre lettre.

PEAR RICH. — Vous pourriez bientôt vous donner satisfaction car nous préparons actuellement une collection de photos que nous vendrons à un prix modique. 1^o Pour obtenir la photo de Pierre Blanchard dans *La Valse de l'Adieu*, demandez-la aux Films Jean de Venloo, 12, rue Gallien, qui vous l'enverra certainement si vous joignez 5 francs à votre lettre. 2^o Pour obtenir une photo dédiée d'Huguette Duflos, écrivez par l'intermédiaire des Exclivités Jean de Merly, 63, avenue des Champs-Élysées.

ADME. — Vous êtes bien injuste pour la jeune fille américaine. Nous avons transmis votre lettre à notre collaborateur Jean Mitry.

MARCEL LAJOUX. — Vous vous trompez en croyant que le cinéma est une distraction, j'entends par cinéma non pas le spectacle, mais le travail du studio. Vous n'avez aucune chance de réussir n'étant libre qu'un jour par semaine. Le cinéma est un métier, laissez-le à ceux qui s'y sont consacrés entièrement.

NASIDLOUSKI BRONSKA. — Le métier d'artiste de cinéma ne s'apprend pas dans les écoles de cinéma, mais au studio, en faisant de la figuration. Si vous désirez gagner 100 francs par mois, car vous risquez de ne tourner qu'un jour par mois, venez à Paris et faites de la figuration. Si vous n'avez pas une grosse fortune, vous permettant de vivre sans songer au lendemain, faites ça. Nous vous le recommandons toutefois, car vous avez 95 chances sur 100 pour ne pas réussir.

RENÉ GAUDIN. — Voir les réponses faites à Marcel Lajoux et à Nasidlonuski Bronska.

NATHIEVITCH. — Écrivez à Charles Rogers, aux bons soins de la Paramount, 63, avenue des Champs-Élysées, qui transmettra votre lettre à son destinataire. Naturellement affranchissez à 1 fr. 50.

ANGELOPHILE. — Jean Angelo était le capitaine Morhange dans *l'Atlantide* que mit en scène Jacques Feyder. Il termine actuellement, sous la direction de Henri Fescourt, *Le Comte de Monte-Cristo*, dans lequel il interprète le principal rôle.

CHARITRE PIERRE. — 1^o L'adresse d'Esther Ralston est actuellement la suivante : Studio de la Famous Players Lasky, à Hollywood, Californie. 2^o Parmi les derniers films de Lon

Chaney il y a : *L'Inconnu*, *La route de Mandalay*, *Londres après minuit*, *Larmes de Clown*, *Ris donc Paillasse*, *Le loup de soie noire*, *Marine d'abord*, *Monsieur Wu et Mochries* (ce dernier film est censuré en France. 3^o D'autres concours sont actuellement à l'étude.

BÉBÉ MORLAY. — (Sous ce pseudonyme se cache une lectrice de *Cinéma* qui désire correspondre avec un autre lecteur de notre journal). Oui, Jaque Catalain répond aux lettres qu'on lui envoie.

EMILIENNE ARNOUT. — Vous désirez faire du cinéma ? Pourquoi, c'est très difficile de réussir dans cette carrière. Vous ne pouvez commencer qu'en faisant de la figuration ; si vous avez des dispositions vous serez peut-être remarqués par un metteur en scène, mais c'est très aléatoire. Comment voulez-vous être engagée pour des rôles importants alors que des artistes comme Henri Bandini, Sandra Milowanoff, Gaston Modot demeurent des mois sans travail.

GILBERTE PHILIPPE. — L'adresse de M^{me} Germaine Dulac est la suivante, 46, rue du Général-Foy.

L'HOMME DU SUXLIGHT.

NOS CONCOURS

CONCOURS DE LA VEDETTE ÉCARLÉE. — Le classement qui a exigé plusieurs semaines tant les réponses étaient nombreuses est maintenant terminé. Nous publierons dans notre prochain numéro les résultats et les noms des cinquante premiers gagnants.

DISTRACTIONS SPIRITUELLES. — Nous avons déjà envoyé plusieurs centaines de photographies, mais nos lecteurs sont si perspicaces, que notre stock s'est trouvé épuisé ! Nous procédons à un nouveau tirage et nous serons en mesure de compléter nos envois le 15 février.

Nous nous excusons de ce léger retard dû uniquement à l'empressement de nos lecteurs toujours si disposés à rester en contact avec nous. A tous, nous adressons nos chaleureux remerciements pour la confiance qui nous est manifestée et qui constitue le plus précieux encouragement.

STUDIO

A Francœur. — Personne ne tourne, mais j'ai le grand plaisir de rencontrer Marco de Gastine qui termine le montage de son grand film *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc*.

Commencé en août 1927, il sera présenté incessamment à l'Opéra. La reconstitution du milieu a été faite dans le cadre de la ville, de châteaux et d'abbayes historiques, à Orléans, à Reims, au Mont Saint-Michel, à Verdun, à Pierrefonds, à Carcassonne, à Aligues-Mortes, etc. La chapelle, les cachots, les souterrains du Mont Saint-Michel ont été utilisés pour tourner les scènes du Procs. Or, un jour, des groupes de moines se promenaient dans la salle des Chevaliers, causant gravement et à voix basse entre eux. Survirent des touristes anglais, conduits par les gardiens. Saisis par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux, les visiteurs s'arrêtèrent, se taisaient, regardant. Tout à coup une dame se détacha du groupe et tendant à un des moines qui passait, une large obole : « Pour les pauvres... Monsieur... le prêtre ». Le moine et ses compagnons s'éloignèrent en riant, tandis que la charitable anglaise, stupéfaite, son obole au bout des doigts, apprenait par le gardien que c'étaient des acteurs de cinéma qui tournaient un film, et riait à son tour de sa méprise.

On monte deux grands décors pour *Les Hommes vivants*, que Marcel Dumont, met en scène avec Gaston Roudès, ainsi que deux autres décors pour Guarino qui va réaliser une nouvelle production pour la Société anglaise "Carlton".

Chez Gaumont. — Personne, on prépare des décors pour plusieurs metteurs en scène et Maurice Cham pense tourner à huis complètement clos des films sonores et parlants.

A Joinville. — Aux Cinéromans. — *La Femme et le Pantin*. Tut ! tut ! Lumières. Ready... yo. A ces ordres familiers de Jacques de Baroncelli, Conchita apparaît dans les robes... éblouissant dans un coin... s'offre un casse-croûte... elle voit et lui offre une des roses de son panier.

Demain, elle dansera dans un décor de maison de dances. Puis revêtue d'atours merveilleux, elle assistera, entourée de ses adorateurs et d'une foule élégante et joyeuse, à un bal costumé dans les jardins de Matéo Jean Dalbe. Destac, Lévêque et bien d'autres, seront là richement vêtus et ce jour-là Barrois et Saunet auront bien gagné leur journée.

Paris-Girls. — Une chambre ou plutôt deux chambres de jeunes filles en 1912. Suzy Vernon et Daniele Parola, en deshabillé... de l'époque, essaient des robes... de l'époque... On frappe... elles se cachent effarouchées... et je m'en fus pour ne pas les effaroucher davantage.

Voici la distribution complète de *Paris-Girls* que met en scène Henry Russell : Curat, assistant ; Aubourgier et Bourgasoff, opérateurs ; Suzy Vernon (Peggy) ; Marie Laureat (Marquise de Saint-Affremont) ; Daniele Parola (Denise de Fonclars) ; de Castille (baronne de Ryons) et Esther Kiss (Edith) ; Fernand Fabre (Jacques de Fonclars) ; Cyril de Ramsay (Robert de Ryons) ; Norman D. Selby (Billy Wood) ; Valbret (Sam Wood) ; Narlay (de Ryons).

Aux Réservoirs. — *Fécondité*. Gabriel Gabrio est content. Il connaît enfin sa femme et ses enfants. Mais je ne dirai pas aujourd'hui le nom... de jeune fille de Mme Mathien, me réservant de le faire la semaine prochaine. Gabrio est enchanté de son metteur en scène Elviant qui lui a donné une telle partenaire et de tels enfants. Tout est bien qui finit bien.

A Neuilly. — *Chez Roudès*. Marcel Dumont qui met en scène *La Maison des hommes vivants*, est bien ennuyé. Lui qui n'est pas mondain du tout et aime bien ses pantoufles et son coin du feu, il va tous les soirs dans les dancing... Car il va tourner une scène de danse et comme il ne connaît pas les danses modernes, ni la composition exacte d'un jazz, il se documente, car il ne faudrait pas... qu'il engage un piston pour un jazz qui doit exécuter des tangos. Cet instrument, en effet, n'est jamais employé pour l'exécution de cette danse que jouent seuls les banjos, guitares, mandolins et autres instruments à cordes ou à vents... mais seulement en bois.

Au Film d'Art. — Julien Duvivier termine *La Vie miraculeuse de Thérèse Martin* (Sainte Thérèse de Lisieux), mystère cinématographique.

A Billancourt. — Henri Fescourt continue très activement la réalisation des scènes des Cachots de l'Abbé Paria et de Monte-Cristo (Jean Angelo), tandis que l'on monte un grand décor représentant la grande salle d'audience du Palais de Justice.

MACHINES A COUDRE
"EXCELSIOR"
les plus renommées
Choix de jolis meubles renfermant la machine. Petits moteurs électriques universels
Prix avantageux - Facilités de paiement
Maison princ^{le} : 104, Bd Sébastopol, PARIS

Madeleine
boulevard de la Madeleine
Opéra
Place Vendôme

l'hôtel Chatham
rue Daunou paris
rue Volney

Ses Restaurants et son Grill Room sont des plus réputés

de Marseille, dans laquelle on jugera Edmond Dantès (décors de Bilinski et Bertin Moreau).

Aux Ateliers de la G. M. — Alberto Cavalcanti a complètement terminé le montage du *Capitaine Fracasse*, qui sera présenté le 30 janvier à l'Empire. Production : Lutèce Film. Editeur : P.-J. de Venloo.

A Epinay. — *A Mouchon*. — Grantham Hayes a donné les premiers tours de manivelle de la nouvelle production qu'il réalise pour Integral-Film, *Parce que je t'aime*, d'après la pièce de Charles Lafaurie, aura pour interprètes : Nicolas Rimsky (Claude Marchal) ; Elsa Ternary (Jacqueline) ; René Perle (Serge Morange) ; Diana Hart (Liliane) ; Viguier (de Massono). Robert Bilal assistera l'excellent Grantham Hayes et les opérateurs seront Weltzenberg et Sammy Brill.

Ce film, dont la réalisation demandera deux mois, est une comédie dramatique. C'est la première fois que Nicolas Rimsky,

que nous avons toujours vu dans des rôles comiques, aborde une composition dramatique. Après son succès dans *Mimmi*...

place Pigalle, il est certain que le grand artiste qu'est Rimsky se montrera aussi supérieur que dans ses précédentes créations. Deux importants décors dont l'un représentait le luxueux hôtel de Claude Marchal, avec son hall ultra moderne et sa bibliothèque magnifique, et l'autre un grand palace de Biarritz, ont été déjà tournés ; d'autres vont suivre, non moins importants, non moins magnifiques.

Grantham Hayes, dès que sera terminé *Parce que je t'aime*, qu'il tourne actuellement à Epinay, réalisera *Le Nouveau Soleil*, drame puissant qui met en scène un savant médecin en désaccord avec le progrès et ses convictions.

Au Studio Apollo. — Au Studio Nalpas (rue Lepic). — Au Studio de la rue Amiral-Mouchez. — Personne, mais ces studios attendent des metteurs en scène. Géo SACRÉ.

CHAUSSURES NICOLL

Contre la vie chère La Carte de réduction Prix de gros

3 Usines spécialisées

Pour DAMES, depuis 69 fr. 90 tous talonnages et toutes peausseries.

Pour MESSIEURS, depuis 79 fr. 90 Richelieu noir et jaune, semelles crêpe, et semelles cuir.

SUCCURSALES : 58, RUE CAUMARTIN (métro St-Lazare) ; 15, RUE DE CHATEAU-DUN (carrefour Châteaudun) ; 51, RUE DU CHATEAU-D'EAU ; 42, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE (ouvert le dimanche) ; 79, RUE CROZATIER (ouvert le dimanche) ; 314, RUE DE VAUGIRARD (ouvert le dimanche) ; 185, RUE DE VAUGIRARD, Pasteur (ouvert le dimanche) ; 1, RUE D'ALÉSIA ; 48, GRANDE-RUE, ASNIÈRES.

Avec cette carte, il vous sera fait une réduction de :

CARTE DE RÉDUCTION 1929

des
Chaussures NICOLL

Première paire : 5 %

Deuxième paire : 10 %

Troisième paire : 20 %

Cette carte sera échangée dans nos succursales contre une autre carte au premier achat.

Expéditions en province contre mandat, plus 5 francs pour frais.

S'adresser : 185, Rue de Vaugirard.



Dorothy Janis

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 233-237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :
FRANCE
ET COLONIES :
3 mois... 12 fr.
6 mois... 23 fr.
1 an... 45 fr.
ETRANGER :
(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.
(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e jeudi de chaque mois.

LA PUBLICITE EST REÇUE
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRA-
PHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"
ETUDES PUBLICITAIRES :
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Le Gérant : DURET.

NEOGRAVURE-PARIS